

PATRICIA

Renaud Blanchet

roman
SEUIL

PATRICIA

RENAUD BLANCHET

PATRICIA

roman

ÉDITIONS DU SEUIL
57, rue Gaston-Tessier, Paris XIX^e

ISBN 978-2-021-45745-2

© Éditions du Seuil, 2021.

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

À la mort de ma mère, je n'ai pas vu d'autre moyen pour colmater les brèches du chagrin que de prendre valises et mari pour aller vivre aux côtés de mon père. Dans l'appartement qui m'avait vu grandir, partir, finalement revenir. Dans ce lieu que mes parents n'avaient jamais quitté. La disparition de ma mère fut un choc sans équivalence. Alors que je la guettais, depuis petite, j'en fus ratatinée. Affronter la mort, c'est comme devenir parent, on n'y est jamais préparé. C'est de l'improvisation totale. Et comme avec les gamins, on se jure qu'on ne s'y fera pas prendre une seconde fois.

Impensable de placer mon père dans une maison de retraite, et il ne voulait pas venir vivre chez moi. Il y avait trop de marches à gravir. Et il était inconcevable de quitter la dernière demeure de son épouse. C'était l'abandonner une nouvelle fois.

J'ai réintégré ma chambre d'enfant et mon lit ambiance campagne australienne avec son matelas défoncé par quarante années de service et son dessus de lit au crochet, rappelant les films d'horreur et leurs poupées maléfiques. Sauf que cette fois-ci, je ne partageais plus la pièce avec ma sœur, mais avec mon mari qui avait bien voulu m'accompagner en ces temps compliqués. Ma chambre de toujours était tout au fond de l'appartement, desservie par un long couloir sans fenêtre. Si ma mère était à présent sous terre, j'avais moi-même le sentiment de l'accompagner, enveloppée par les ténèbres.

Le matin je me levais à 5 heures. Je filais chez moi me laver, prendre mon petit-déjeuner, m'habiller, et je faisais l'itinéraire inverse en m'arrêtant en chemin à la boulangerie prendre à mon père du pain frais. Il y tenait beaucoup. Bien manger était devenu

son ultime et unique plaisir dans la vie. Le soir, je revenais plus tôt du bureau, je faisais les courses, préparais à manger et m'entretenais avec lui pour faire barrage à son infinie tristesse. Mais il ne parlait pas beaucoup et se plongeait volontiers dans le poste de télé pour éviter tout ce qui pouvait le peiner. J'ai alterné ainsi avec ma sœur, pendant deux ans. Nous étions deux intermittentes du plus déchirant des spectacles.

Et puis un jour, alors que nous avions réintégré notre appartement car il se sentait à présent en mesure de vivre seul, mon père me convoqua. Nous étions le 10 février 2014. Il faisait un temps radieux mais glacial et, égoïstement, j'avais envie de rester sous la couette à enchaîner des films de capes et d'épées. Mais je sentais que c'était important, alors j'ai enfilé ma panoplie sibérienne et je suis sortie, m'arrêtant en chemin pour lui acheter deux éclairs au chocolat et un sac de chouquettes fourrées au Nutella.

En arrivant, je le trouvai comme à son habitude, dans son canapé en velours rouge, un plaid sur les genoux, les volets clos, la télévision allumée sur un best of des émissions de Michel Drucker. Il la coupa en me voyant débouler dans le salon avec les pâtisseries. Il ne me laissa même pas les mettre sur une assiette et s'en saisit, les dévorant : une bouchée d'éclair pour deux chouquettes jusqu'à ce qu'il les termine. Puis il mit sa main sur la mienne et me dit ceci :

– Ma fille, mets-toi à ton aise. Il y a quelque chose qui me ferait très plaisir, parce que je sens que je n'en ai plus pour très longtemps.

– Arrête tes idioties. Tu vas très bien.

– Toi, arrête tes idioties. Je vais aussi bien qu'un mouton sur le chemin du méchoui. Alors va te faire un triple café, très allongé, avec un peu de cognac dedans, parce que je risque de prendre mon temps. Il y a tout un tas de choses que j'aimerais te dire, te raconter pour la première et peut-être la dernière fois. Je veux que tu sois ma mémoire, et qui sait, peut-être en feras-tu un livre. Même à compte d'auteur. Y a bien deux, trois pieds-noirs que cela intéressera.

Il se mit à dérouler comme jamais en avalant entre chaque syllabe un biscuit Chamonix qu'il me demanda de lui rapatrier de la cuisine.

Mon grand-père se prénommaït Zouzou Daïan. Il tenait une boulangerie que son propre père avait montée à la fin du dix-neuvième siècle à Mostaganem, une ville côtière algérienne. Il se serait pourtant bien vu faire autre chose avant cela. Il aurait adoré faire partie d'une troupe, d'un cirque, vivre au gré des représentations itinérantes. Depuis tout petit, il s'était entraîné pour devenir acrobate. Tenir sur les mains, sur une seule, puis sur les doigts. Il excellait à se suspendre partout, grimper sur les parois les plus ardues, se balancer de branche en branche. Adolescent, il chapardait, impossible de le rattraper tant il s'évanouissait avec une facilité qui mettait la police du quartier à cran. Il ne faisait que des conneries dans le seul but de provoquer son père.

En vérité il n'avait qu'un rêve, quitter Mostaganem pour virevolter au milieu des singes, des éléphants et des cracheurs de feu. Mais comme un fait exprès, alors qu'il avait identifié le cirque avec lequel il sillonnerait les routes d'Afrique du Nord, son père tomba malade, assez pour l'empêcher de décamper, l'obliger à subvenir aux besoins de la famille. Zouzou devint ainsi chef de famille à 15 ans en héritant d'une boulangerie prospère car elle était la seule des alentours, la seule de la ville à savoir cuire convenablement le pain : le commerce ne désemplassait pas. Malgré cela, Zouzou développa l'affaire en y incluant la pâtisserie. Les débuts furent tâtonnants mais après plusieurs essais, la pâte finit par prendre, et au bout d'un an il proposait des cornes de gazelle, des dziriettes et des montecaos qui firent sa gloire. Cela suscita aussi des jalousies. Des dizaines d'établissements similaires commencèrent à éclore dans les environs en

proposant des copies des gâteaux de Zouzou mais aucune n'arriva à s'approcher de son savoir-faire.

Et plus les gens affluaient, curieux de connaître ce jeune homme doué, plus les heures de travail s'accumulaient, ne lui laissant plus le loisir de s'entraîner. Pourtant, il ne voulait rien déléguer afin de s'assurer que tout était comme il l'entendait.

À l'orée de ses 20 ans, il dirigeait un commerce florissant. Outre la pâtisserie, il avait ajouté un coin épicerie ainsi qu'un tout petit espace de restauration où étaient servis des plats préparés selon la pêche du jour.

C'est là qu'il rencontra celle qui allait devenir sa femme, ma grand-mère Marinette. Elle n'était pas du quartier, ni de son milieu social, mais la réputation du pain de Zouzou dépassait largement les frontières du pâté de maisons. Elle venait lui acheter des baguettes et des sucreries, tout était prétexte pour lui rendre visite et engager la conversation. Il n'était pas insensible à son charme car même s'il était convoité puisque beau et talentueux, elle lui avait tapé dans l'œil. Elle était grande, bien charpentée, sûre d'elle, rieuse, drôle. Alors il lui offrit d'abord du pain, puis des gâteaux et il l'invita à plusieurs reprises à sa table. Ils ne se quittaient plus et après des mois de travail au corps, de baisers langoureux et de coïts dans la farine, il lui fit sa demande. Elle accepta mais elle n'était pas la seule à avoir son mot à dire. Alors il fallut qu'il répète cela à ses propres parents puis au frère et surtout aux cinq sœurs de Marinette. Quand cela fut fait et accepté, ils prirent leur samedi soir en guise de lune de miel.

Afin de ne plus la quitter mais aussi pour avoir toujours la main sur elle, il lui demanda d'abandonner son travail de couturière. Il l'installa à la caisse. Elle faisait la conversation aux clients tout en leur racontant des blagues, déroulant des sketches de la vie quotidienne qui les faisaient hurler de rire. Six mois après son arrivée, le chiffre d'affaires avait fait des sauts de cabri, tout comme eux dans leur lit. Tant et si bien que l'année suivante arriva leur premier enfant Charles, mon oncle. Et deux ans plus tard David, mon père.

L'afflux d'argent grisa Zouzou qui n'en avait jamais vu autant. Car s'il avait du succès en tant que boulanger, il n'avait pas oublié que

cela l'avait empêché de faire ce qu'il souhaitait. Et aujourd'hui, alors qu'il avait fondé une famille, que des employés comptaient sur lui, il ne pouvait plus s'échapper. Alors cet argent, au lieu de l'investir, de le placer dans des terres ou des bars à effeuilleuses clandestins, il décida de le dépenser comme il venait. Tous les soirs, quand il fermait boutique, il organisait des parties de cartes homériques où toute la ville venait cramer ses billets. S'y mêlaient notables, ouvriers et élus, Juifs et Arabes : tout le monde était invité à sa table. Si Zouzou gagnait parfois, il perdait aussi souvent la totalité des recettes du jour, et même de la semaine, tandis que l'anisette coulait à flots. Difficile dès lors de tenir le rythme effréné, exigé par un tel commerce. Et puisqu'il désirait tout contrôler, il continuait à se lever le premier, à se coucher le dernier, dans un état d'ébriété qui commençait à inquiéter sa femme. Pour détourner le regard en espérant que les choses finiraient par s'arranger et que son époux entendrait raison, elle plongea à corps perdu dans le travail. Elle mit aussi beaucoup d'énergie dans l'éducation de ses deux apollons.

Charles et David étaient de tempéraments diamétralement opposés. Charles était un garçon calme, réfléchi, poli, qui passait son temps à rêvasser et à écrire tout ce qui lui passait par la tête sur un carnet. Dès qu'il était témoin du moindre événement, il le retranscrivait avec ardeur. Quand il ne se consacrait pas à l'écriture, il partait sur la plage avec un livre emprunté à la bibliothèque de l'école. Il passait son temps seul à songer à quoi pouvait bien ressembler le monde loin du sien.

David fut moins couvé que son frère. C'était un gamin intrépide, athlétique qui avait les mêmes aptitudes physiques que son père. Lorsqu'il n'escaladait pas la façade du plus haut immeuble de la ville, il traînait avec ses amis et se battait souvent en réglant ses différends par de puissants coups de tête. À 7 ans, sa réputation était déjà faite et c'était souvent la police de quartier qui le ramenait à la boulangerie, tard le soir. Outre son caractère impétueux et explosif, c'était aussi un charmant garçon, fédérateur, grâce à son humour et son envie de plaire. Il me raconta encore qu'il avait été, depuis ses 3 ans, la mascotte du quartier. Avec son culot monstre, il amusait les hommes, attendrissait les femmes.

Le seul point commun entre mon père et son frère, c'était leur absence de la maison. Ils la fuyaient, chacun de leur côté mais pour la même raison, ne pas entendre les disputes incessantes de leurs parents. Elles étaient devenues quotidiennes et insupportables pour leurs enfants. Et plus Marinette demandait à son mari de lever le pied sur l'anisette, plus il s'en mouillait la gorge. Lorsqu'il n'y avait plus de clients à la boutique, les insultes fusaient, les assiettes, les tabourets et même les chats volaient. Alors que tous les gens des environs les considéraient comme un jeune couple heureux auquel tout souriait, ils vivaient un enfer rythmé par les soirées alcoolisées.

Cette ambiance où l'on criait, hurlait, pleurait, où l'on riait aussi parfois s'installa pour durer sans que les principaux intéressés ne trouvent le moyen ou l'envie d'y échapper.

Le 16 avril 1942, Charles fut appelé pour rejoindre la France et le front. Il n'avait ni le gabarit d'un guerrier, ni la volonté d'aller tuer l'ennemi mais il tenait à partir de chez lui, être utile, et s'il fallait vivre la guerre, autant que cela soit la vraie, elle était peut-être même préférable à celle que se faisaient ses parents.

Quand il débarqua en Alsace, son sergent ne sut pas trop quoi faire de lui. Il n'avait pas les épaules pour y poser de lance-roquettes. Ses bras n'étaient pas assez musclés pour contenir la puissance d'une mitraillette et sa grande émotivité l'empêchait de tirer droit au pistolet. Puisqu'il n'était pas non plus en mesure de conduire le moindre véhicule, il faillit être renvoyé en Algérie avant que ses supérieurs se rendent compte qu'il savait lire et très bien écrire. Il fut nommé écrivain du régiment. Il était tellement doué par rapport à tous les analphabètes dans les rangs de l'armée qu'il fut d'emblée très sollicité. Il s'en accommodait très bien, écrivant des lettres à la vitesse d'une sulfateuse. Lorsqu'il ne s'appliquait pas à rédiger une correspondance, il faisait office de facteur, se rendant de base en base pour délivrer des missives. Charles était très apprécié, tant par ses camarades que par les gradés. Il était très délicat et veillait toujours à transformer les récits de ses compagnons d'infortune afin que leurs femmes, leurs familles ne devinent pas les atrocités du front. Pour la première fois de sa courte vie de jeune homme, il avait le sentiment d'être à sa place et utile. Le peu de temps que lui

laissait sa fonction, il le passait à écrire un livre avant de s'écrouler de fatigue à même le sol.

David était désormais seul à la maison, pris entre les feux croisés de ses parents. Il se serait bien engagé lui aussi pour repousser l'ennemi mais il n'avait pas l'âge légal pour le faire, en France tout au moins. Mais il n'était jamais à court d'idées pour mettre ses parents dans l'embarras. Pour les fuir, il trouva, avec l'aide d'un cousin, le moyen d'incorporer une division de la Légion étrangère. Il venait d'avoir 15 ans et, persuadé que personne ne pouvait le battre, il voulait en découdre, se mesurer avec des durs à cuire. Il partit dans la nuit, alors que son père enfournait le pain, laissant une note à sa mère qui lui racontait où il partait, pourquoi. Lui demandant de ne pas lui en vouloir, que tout irait bien et que c'était mieux ainsi. Il monta sur le toit d'un bus, direction Oran.

Mon père sentit le vent de la liberté lui claquer le visage et c'était bon. Mais il m'avoua aussi avoir failli faire dans son treillis à de multiples reprises avant de rejoindre son groupe. Si les types de son régiment n'étaient pas tous immenses, ils étaient costauds comme des colosses. Tous très musculeux avec des mâchoires saillantes et des corps portant les stigmates de combats bien trop rapprochés. Ils étaient très impressionnants pour ce gamin de 15 ans. Il se rappelait surtout d'un Noir, très grand, auquel il ne restait qu'une seule dent, et qui passait son temps à le fixer sans prononcer un mot. Il le terrifiait et mon père se tenait toujours loin de lui de peur qu'il ne lui casse la gueule. Installés dans leur caserne, une rapide présentation de la vingtaine de légionnaires fut faite au cours de laquelle il dut mentir sur son âge pour pouvoir rester car il fallait avoir au minimum 16 ans pour prétendre incorporer l'unité.

Commença une intense période d'entraînement au cours de laquelle il apprit à maîtriser les armes à feu, les lames de diverses tailles, le corps à corps. David put se mesurer à plus puissant que lui, et si au début il n'en menait pas large, au bout d'un mois il s'était mis à niveau et proposait une grande maîtrise en *self-défense*, couplée à l'attaque à main nue et un maniement du couteau sans pareille. Il prit confiance en lui pour devenir un des meneurs de la

troupe grâce à son tempérament farceur et à sa continuelle envie d'en découdre.

Après cette familiarisation avec les grenades, les baïonnettes, et l'amitié virile, le lieutenant-colonel estima le régiment prêt à exécuter une mission d'envergure. Il envoya tous ses hommes dans le Sahara algérien, à la recherche de touristes imprudents capturés par des Bédouins qui demandaient, en échange de leur libération, une plus grande autonomie territoriale – mais l'État n'avait pas voulu tergiverser, et préféré leur envoyer la Légion. Les légionnaires possédaient très peu d'indications sur la localisation des ravisseurs et évoluaient dans un rayon de plus de 100 kilomètres. Alors ils se divisèrent en vingt groupes de deux et David hérita d'Ali, ce grand Noir qui lui avait fait si peur au départ, mais avec qui il s'entendait si bien désormais. Ensemble ils partagèrent un chameau, des instants de franche rigolade, de grands froids quand venait la nuit, et aussi des mirages dont fut surtout victime Ali. Alors David en profitait, en rajoutait pour lui faire miroiter festins et vins coulant à flots, lorsqu'ils n'avaient que les lacets de leurs rangers à mâchouiller. Plus ils s'enfonçaient dans le désert, plus ceux qu'ils poursuivaient semblaient s'évanouir dans d'insondables recoins. Au bout de trois mois de traque, de déconvenues en tous genres, à s'enfoncer dans les sables mouvants, se faire mordre par des crotales, l'ordre fut donné de rebrousser chemin et de laisser les imprudents touristes aux mains de leurs ravisseurs. S'il n'avait pas réussi sa mission, David s'était fait un ami en la personne d'Ali.

À leur retour à Oran, alors qu'il débarquait du camion, David fut saisi violemment par le bras, et en tomba sur les fesses. Il pensa qu'il s'agissait d'une blague d'un camarade et il s'empessa de lui sauter dessus. Quelle ne fut pas sa surprise de découvrir son père, venu le rapatrier à la maison, furieux qu'il ait quitté les lieux, plongeant la maison dans une inquiétude folle ! Il s'en fallut de peu que mon père mette une fatale correction au sien. Mais il se retint. Il ne voulait pas que ses camarades le voient ainsi pour la dernière fois. Et peut-être aussi, en avait-il peur.

Lorsqu'il revint à Mostaganem, sa mère l'attendait, fiévreuse, sur le pas de la porte de la boulangerie, et se jeta dans ses bras en pleurant. Elle se dégagea pour lui administrer des gifles plus violentes

que celles qu'il aurait pu recevoir à la Légion. Puis elle se blottissait à nouveau dans ses bras pour pleurer et s'excuser avant de recommencer. Pourquoi était-il parti ? Qu'avait-il voulu prouver ? Voulait-il provoquer un cancer de chagrin à sa mère ? La punir d'être trop gentille avec lui ? Trop attentionnée ? D'être trop drôle ou trop proche des clients ? Qu'avait-elle fait de si grave ? Ne sachant quoi répondre, juste qu'il était désolé d'avoir causé autant de peine à sa mère, il pleura à sec.

Afin de responsabiliser son fils, qu'il commence à gagner sa vie, et espérant lui ôter toute envie de déguerpir à nouveau, Zouzou l'engagea à la boulangerie en lui suggérant de franciser leurs gâteaux, de proposer des éclairs, des glands, des religieuses. David n'était pas très habile et surtout pas assez patient comme l'exige la pâtisserie. Ses premières tentatives, chaotiques, provoquèrent des tensions avec son père. Il faillit rendre son tablier à maintes reprises mais Marinette intervenait dès qu'il convenait de faire redescendre la pâte. Les horaires étaient durs et les R.T.T. n'étaient pas à l'ordre du jour. Levé à 3 heures pour la préparation du pain, sa cuisson, David enchaînait avec la pâtisserie puis le passage en boutique pour vendre ses pièces démontées.

Tout se déroula ainsi, à ce rythme, jusqu'au 9 mai 1945, qui vint mettre un énorme coup de baguette dissonant dans l'existence de la famille Daïan. Ce jour-là, de l'autre côté de la Méditerranée, Charles, qui officiait toujours en tant que postier, quand il n'était pas occupé à être écrivain de guerre, se rendait à vélo pour distribuer le courrier dans une caserne voisine. C'est en sortant de la ville de Plobsheim, à une vingtaine de kilomètres de Strasbourg, que les éclats d'un obus, tombé à quelques mètres, fendirent son casque, puis son crâne. Il venait tout juste de fêter ses 20 ans.

L'annonce de sa mort mit une semaine pour traverser la France, la mer et arriver jusqu'en Algérie. C'est Téterre, une des sœurs de Marinette, qui vint apporter l'effroyable nouvelle. Elle se tenait sur le seuil de la porte, tremblante, la mine dévastée. Elle n'eut aucunement besoin d'ouvrir la bouche pour que sa sœur comprenne qu'elle portait le message de la mort de son enfant. Elle s'effondra sur les

genoux et sombra dans un profond chagrin. Dans un silence qui dura deux longs mois.

Ce drame précipita la mésentente de Zouzou et Marinette qui décidèrent de se séparer avant la fin de l'année. Si l'ambiance était mauvaise avant cela, elle devint exécration, transformant la maison en tombeau. Ma grand-mère s'installa quelques rues plus loin : avec l'une de ses sœurs, et monta un commerce de couture. Mon grand-père la remplaça dans le mois par une autre femme, Eliette, d'à peine 18 ans, totalement effacée, soumise, placée elle aussi à la caisse mais incapable de tenir la moindre conversation avec la clientèle.

Mon père continuait à œuvrer à la boulangerie mais sans l'aide de Zouzou, qui avait un peu plus sombré dans l'anisette et le whisky pour tenter d'oublier la mort de son fils et l'échec de son mariage. L'équilibre chaotique dans lequel il avait grandi était désormais rompu. Il comprit que, malgré les dysfonctionnements profonds de sa famille, ses envies, ses besoins de fugue, l'insouciance que lui avait procuré jadis le ciment farineux familial, celui-ci était désormais effrité.

Il resta sur le pont, aux manettes du commerce durant trois années. Il veillait aussi bien au bon pain qu'à la tournure que prenait le moral de ses parents car tous deux avaient un terrain favorable à la dépression. Mais contre toute attente, et parce qu'ils étaient entourés de leurs sœurs et cousins, ils purent avancer, amputés.

Quand il apparut à David que les choses étaient fixées, solides, il réunit ses deux parents pour leur annoncer qu'il laissait la boulangerie. Mais il allait aussi quitter Mostaganem, l'Algérie, l'Afrique, pour s'installer en France. Tandis qu'il annonçait son éloignement, sa mère pleurait à chaudes larmes et son père haussait les épaules, persuadé qu'il irait à nouveau le chercher par la peau du cul pour le rapatrier au bercail.

Pourtant il tint parole et le jour de ses 18 ans, le 30 novembre 1947, il fit le tour du quartier, puis de la ville, à la rencontre de ses tantes, ses cousins, pour les saluer et leur annoncer qu'il comptait traverser la Méditerranée. Il se sentait extrêmement fébrile, et fut le premier surpris d'éprouver tant d'émotion ce jour-là. Il avait le pressentiment qu'il ne reviendrait pas et ne les reverrait peut-être jamais. Chacun lui glissa une petite pièce ou un billet selon ses moyens.

Quand sa tournée d'adieux fut terminée, il se mit en chemin vers Oran avec un baluchon contenant sept tee-shirts, sept slips et deux paires de chaussettes. Là-bas, un cousin lui avait réservé une traversée, à moindre coût, sur un chalutier. Une fois sur place, il n'y avait ni capitaine, ni équipage, ni chalutier pour l'accueillir et l'amener en Espagne comme cela était prévu. Alors au lieu de dépenser son argent dans une traversée en ferry, confortablement affalé dans une cabine à boire du vin en engloutissant de la kémie, il prit l'option trajet à risque en montant dans une embarcation de quatre mètres où s'entassèrent une douzaine d'autres bougres. L'approche de l'hiver n'était clairement pas la meilleure époque pour y aller en raison des courants et du climat froid. Et n'étant pas marin, il le découvrit en live. Il crut mourir à quinze reprises, et passa par-dessus bord tout autant de fois. Les 300 kilomètres qui les séparaient des côtes ibériques, furent un calvaire pour l'ensemble de l'équipage. Terriblement amaigri pour n'avoir rien avalé de la traversée qui dura huit semaines, et pour avoir ramé sans relâche, il s'effondra au sol, à peine eut-il posé le pied sur la terre ferme.

Lorsqu'il reprit ses esprits, le jour suivant, il se rendit au premier bar sur son chemin. Il n'avait aucune idée de ce que pouvaient être

les plats indiqués sur l'ardoise mais il les commanda tous, ce qui amusa beaucoup la barmaid : elle avait l'habitude de servir un grand nombre d'immigrés mais celui-ci lui avait tapé dans l'œil instantanément. Puisque David avait appris à parler espagnol à la maison, la communication fut rapide, aisée. Elle s'appelait Sofia, elle était très brune, subtilement replète et très attentionnée envers son client, à qui elle offrit plusieurs tapas. Elle était surtout très curieuse de celui qui engloutissait tout comme un ours des Carpates. Et quand elle termina son service, David en était toujours à rattraper ses carences alimentaires. Puisqu'elle le trouvait aussi craquant que croquant, elle lui proposa un toit, le sien. C'était à une heure d'ici en car, dans une petite bourgade nommée Elda. Il accepta son offre même s'il se doutait bien qu'elle ne faisait pas cela dans l'optique de glaner une médaille de l'Armée du Salut. Elle était plus âgée que lui d'une bonne quinzaine d'années mais cela ne le dérangeait guère, il avait couché avec bien plus vieille au pays.

Sofia vivait dans une petite maison de briques brutes, juste en face de celle de ses parents. David fut invité dès le lendemain à partager la table familiale. Étaient présents le père, la mère, et les quatre frères et sœurs de Sofia. Tous étaient impliqués dans l'entreprise familiale, la confection d'espadrilles. Enrique, le père, expliqua au mien que la région tout entière était dédiée à la fabrication de chaussures. S'il n'avait rien à faire de particulier ces jours prochains, et si cela l'intéressait, il pouvait lui montrer comment cela se déroulait, à quoi ressemblait une chaîne de montage, tout en lui resserrant du riz aux fruits de mer et un coup de blanc dans un verre de la taille d'un sceau. Ils passèrent le reste de la soirée à boire tout en conversant au sujet de l'Algérie, de Franco, de la France, des tondues, et de leurs morts.

Au petit matin, Enrique vint réveiller David, encore endormi dans les bras de sa fille, pour l'amener à son usine de l'autre côté de la rue. Malgré la saison, il faisait une chaleur effroyable et David fut immédiatement saisi par une forte odeur de colle qui lui monta à la tête et le fit s'évanouir. Il fut ramené à la réalité par quelques gifles et deux verres de rhum. Malgré une migraine persistante qui dura la journée entière, il passa son temps à observer l'atelier, à apprendre comment l'on confectionnait une espadrille, du tissage à l'assemblage. Enrique l'invita à rejoindre l'unité de fabrication, son usine

était en pleine bourre, il y avait du travail. Il le formerait le temps qu'il faudrait. Il y gagnerait un salaire, en plus d'être nourri, logé, blanchi. Il ne lui en fallut pas plus pour accepter cette proposition qui tombait du ciel. Il n'avait pas d'agenda précis, il pouvait très bien rester quelques jours. Les jours se transformèrent en semaines, puis en mois. Cela lui permit de connaître de fond en comble le métier, de l'apprécier et aussi de comprendre que la plupart des ouvriers sur la chaîne de production étaient d'anciens amants de Sofia. Il n'en prit aucunement ombrage, n'en fut pas jaloux, mais deux choses l'inquiétèrent. Il pensait qu'un piège se refermait sur lui et que plus le temps passait, plus il avait le sentiment qu'Enrique se l'imaginait très bien en gendre idéal pour lui succéder. Alors, avant que la plante carnivore ne se referme totalement sur lui, il prépara son baluchon avec ses sept slips, ses sept tee-shirts, ses deux paires de chaussettes, et un discours de départ.

Il prit un bus en direction du nord, puis un deuxième, un troisième et un dernier pour arriver au pied des Pyrénées. Il ressentit une vive émotion en traversant la frontière et en songeant à ses parents, auxquels il n'avait donné aucune nouvelle ni envoyé le moindre selfie en compagnie des douaniers. Après deux jours de marche ininterrompue, il décida de faire un stop dans la première station balnéaire qu'il croisa, Cerbère, en Occitanie. Il y arriva de nuit et s'installa sur un des transats dressés sur la plage.

Il fut réveillé le lendemain par un coup de canne en plein sur le crâne. Il s'agissait de M. Werner, le propriétaire de la plage privée sur laquelle il venait de passer la nuit. David était aussi stupéfait d'avoir été réveillé violemment que d'apprendre l'existence de plages payantes. Le gros bonhomme le menaça de le livrer à la police avant de se raviser : il pouvait peut-être l'exploiter.

Son job consistait à ouvrir la plage, c'est-à-dire à la nettoyer, ratisser le sable, ordonner les matelas, faire office de barman, de maître-nageur, d'*étaleur* de crème sur la peau distendue des vieilles. Le soir venu, il repliait le matériel et quand il avait terminé de tout ranger, s'il lui restait un peu de force, il dînait d'une boîte de haricots blancs face à la mer. Il avait à gérer cent vingt clients, le travail était harassant. En contrepartie, il recevait un salaire maigrelet, les restes du restau et le droit d'investir une des

cabines de plage comme logement de fortune. Le petit baraquement ressemblait plus à une chambre de torture, il n'y était jamais à l'aise, ni recroquevillé, ni allongé, ni debout pour s'habiller. Il s'en moquait, il n'avait pas fait tout ce chemin pour se plaindre mais pour jouir de l'instant. La majorité des gens qui fréquentaient *Bijou Plage* étaient fortunés et David adorait être à leur contact même s'il leur arrivait fréquemment de l'humilier en étalant leur mépris. Lui prenait cela pour une leçon de vie, un but à atteindre, gagner de l'argent pour accéder à un statut social, être respecté. Son accent pied-noir, très marqué, amusait les gens et rapidement les habitués, les clients de toujours interrogèrent M. Werner : d'où venait ce drôle de petit gars aux cheveux si sombres et épais, avec un regard si noir et dur ? En plus il s'appelait David, un prénom qui éveillait leur suspicion en cette époque d'après-guerre. Normalement des Juifs, il n'y en avait plus. Ils ne pouvaient pas avoir eu le temps de se reproduire. Mais puisqu'il était satisfait de son employé qu'il payait chichement pour accomplir le travail de quatre ou cinq personnes, il lui suggéra de changer de prénom et d'opter pour son second, Roland, plus politiquement correct, moins marqué religieusement et donc moins susceptible de heurter la sensibilité de sa clientèle. Il considérait ce conseil comme une fleur qu'il lui faisait.

Une nuit, alors qu'il dormait du sommeil du juste, Roland sentit gratter à sa porte. Épuisé, il ouvrit la moitié d'une paupière et la referma instantanément, pensant qu'il s'agissait encore d'un rat venu manger un reste de gâteau qu'il conservait en cas de fringale. Mais les bruits se firent plus insistants, plus profonds. Il entrouvrit du pied la porte de sa cabane. Derrière se pressait Mme Werner, la femme du patron. Il l'avait aperçue une ou deux fois car elle venait rarement à *Bijou Plage*. Elle portait une robe de soirée en satin bleu, du gel plein les cheveux. Elle empestait le vin blanc mêlé à un parfum très capiteux.

– Roland, laissez-moi entrer je vous en prie, mon mari s'est encore endormi sur moi en me vomissant dessus. Je ne le supporte plus.

– Mais si M. Werner vous surprend ici avec moi, il vous tuera, et moi avec. Et on lui donnera raison d'avoir lynché un Juif.

– Mais non voyons, il ne vous fera rien ! Il est affalé dans notre lit, ivre mort. Il ne se réveillera pas avant demain midi. Prenez-moi Roland, comme vous n’avez jamais pris personne ! Faites-moi hurler comme une sirène de raid aérien !

Sans attendre une réponse, elle se jeta sur lui comme si elle exécutait une prise de ju-jitsu pour le maîtriser, le mettre hors d’état de nuire et en abuser goulûment. Elle y insuffla tellement d’énergie que la petite baraque tangua une bonne partie de la nuit, menaçant de se renverser à chaque coup de rein de son adonis. À partir de cet instant, Mme Werner débarqua tous les soirs pour abuser du corps de son jeune employé. Le procédé était invariablement le même, elle saoulait son mari comme on gave une oie, provoquait une dispute, puis elle filait se faire consoler dans les bras de Roland en lui apportant les cuisses de volaille que ses chiens n’avaient pas daigné terminer. Puisqu’elle ne travaillait pas, elle était pleine d’énergie, surtout avec un corps oublié, depuis tant d’années, par un mari plongé dans les relations publiques, l’alcool mondain et cette frénésie à amasser toujours plus de sous. Lorsque Roland voulait couper court à leurs rendez-vous nocturnes, elle menaçait d’aller tout raconter à son époux. Qui était armé jusqu’aux dents et avait le bras assez long pour le faire expulser à coups de pied au cul ou le couler dans du béton. Quand la saison toucha à sa fin, il entreprit de quitter le Sud pour reprendre sa route vers le nord. Il prépara à nouveau son baluchon avec ses sept tee-shirts, ses sept slips et ses deux paires de chaussettes, et avant que Mme Werner ne revienne gratter à sa porte avec du saucisson, il fila sur la pointe des pieds, lui laissant une note sur laquelle il avait griffonné qu’il ne l’oublierait jamais. Il s’agissait d’un sentiment mi-sincère, mi-motivé par la peur qu’elle n’envoie une meute de chiens à ses fesses.

Roland n’avait utilisé que très peu de son argent depuis le début de son périple car il avait travaillé et s’était toujours trouvé un toit sous lequel dormir à peu près correctement. Et puisqu’il voulait continuer ainsi, il fit la route d’abord à pied, puis en stop. Il lui arriva même de combler à cheval la distance qui séparait Orléans de Paris. Aux portes de la capitale, il arrêta net sa monture en songeant à son frère. Il décida de retarder encore un peu son arrivée dans la Ville

Lumière, direction l'Alsace pour se recueillir sur sa tombe, passer quelques instants avec lui. Bavarder, lui raconter qu'il était sur le point de réaliser son rêve et de vivre là où Charles aurait sans doute voulu aller lui aussi, s'il n'était pas mort en distribuant des lettres.

Après avoir fait tout le tour de Paris, évalué ses arrondissements, il décida que le quartier qui lui correspondait le mieux, celui qui regorgeait de vie, le plus adapté à sa vision de la ville, était Pigalle. Soucieux de bien réguler ses dépenses, il trouva comme seul point de chute, un hôtel subtilement crasseux, tenu par une mère et son fils. L'entièreté des chambres, hormis la sienne, était occupée par des prostituées. Quand elles virent débarquer le fringant Roland, les yeux écarquillés, elles n'eurent qu'une envie, être les premières à le déniaiser. Même si cela avait été fait depuis bien longtemps. Ravi d'être le chéri de ces dames, il devint rapidement la mascotte de l'immeuble et puisqu'il lui importait toujours de plaire, il se rendait très serviable, à l'écoute si nécessaire. Il leur faisait leurs courses, les dépannait en cas de fins de semaines compliquées. Quand il n'était pas occupé à les assister, Roland travaillait à la plonge à la brasserie Wepler le midi puis il enchaînait en faisant ouvrier l'après-midi, homme de ménage, au Studio 28. Un cinéma situé à Montmartre, connu pour avoir diffusé *L'Âge d'or* de Buñuel et déclenché un scandale. Cela permit à Roland de se bâtir une culture cinématographique dont il ne se servirait jamais par la suite. Il put malgré tout découvrir les œuvres de Polonsky, Ford, McCarey, Borzage, Negulesco.

Vers le fin fond de la nuit, alors qu'il dormait à poings fermés, dans les bras de Paulette, une voisine de palier, l'hôtel entier fut réveillé par des cris tonitruants en provenance du troisième. Sans réfléchir, il jaillit nu de son lit et dévala les escaliers jusqu'à la chambre de Jeanine, qu'il découvrit inanimée alors qu'un gaillard très costaud lui assénait une pelletée de coups. Il bondit sur son dos et pratiqua

une strangulation apprise au cours de son séjour au sein de la Légion, ne laissant aucune chance au molosse de s'en sortir. Quand il fut évanoui, Roland administra un bouche-à-bouche à la pauvre victime qui en profita rapidement pour plonger sa langue dans la bouche de son sauveur, provoquant l'hilarité générale des autres prostituées descendues voir de quoi il retournait. Le lendemain de l'incident, elles convoquèrent Roland dans le petit réfectoire du rez-de-chaussée afin de lui demander s'il voulait bien les prendre en charge. En clair, elles s'occupaient de remercier leurs souteneurs actuels et lui n'avait qu'à reprendre en main leur sécurité. Cela consistait à filtrer les clients qui passaient le seuil de l'hôtel, écouter derrière chaque porte que les filles étaient bien traitées. En contrepartie, il recevrait 10 % sur chaque passe et beaucoup de promesses de galipettes. Comme il ne cumulait pas des boulots qui l'intéressaient par ailleurs, il accepta leur offre et devint proxénète de vingt-trois têtes. L'ambiance s'en trouva instantanément transformée et l'immeuble tout entier fut plongé dans une atmosphère digne d'être orchestrée par Michel Legrand et filmée en Technicolor.

Roland était dédié à sa tâche et toutes les filles se sentaient libres, respectées et enfin en sécurité grâce à ce jeune homme qui ne laissait jamais les situations dérapier. Il était tellement à l'écoute des filles, compréhensif et ultraprotecteur, que sa réputation commença rapidement à gagner les alentours et même à dépasser les frontières de l'arrondissement. Les demandes commencèrent à affluer et puisqu'il ne savait pas dire non, il fut vite débordé, dépassé par une situation dont il n'avait absolument pas mesuré les conséquences : lui, le petit gars de Mostaganem, était en train de subtiliser les filles de la pègre parisienne alors qu'il ne pensait pas à mal, voulait juste à aider, se rendre utile.

Le patron de l'hôtel était un gros type, très bourru, qui vivait avec sa mère aveugle et sourde. Ils passaient leur temps à boire du muscadet, à fumer des Gitanes maïs, ne faisant pas bien attention à ce qui se déroulait entre leurs murs et ne s'en souciant guère tant qu'ils recevaient leurs rentes, et quelques bonus, à date. Celui qui tenait les rênes de l'affaire, c'était Roland. Il avait si bien réussi à assainir l'ambiance que des clients venaient même parfois non pas pour baiser, mais pour taper le carton avec lui, boire une Suze ou

simplement discuter le bout de gras au sujet de l'Algérie. L'existence de ce petit miracle, de ce microclimat arriva jusqu'aux oreilles de jaloux, de durs à cuire qui voyaient dans la façon dont Roland manageait les prostituées une menace pour leur entreprise. Alors, un vendredi soir, une bonne dizaine de maquereaux organisèrent une descente punitive afin de lui ôter toute envie de devenir le Steve Jobs du cul. Pour être certains qu'ils seraient bien entendus, ils débarquèrent avec couteaux, planches de bois cloutées, armes à feu et corde. Ils le ficelèrent comme un petit rôti de porc et l'emmenèrent dans la forêt de Fontainebleau où il fut passé à tabac et laissé pour mort.

Le visage semblable à une bavette sauce échalotes, les côtes toutes fracturées, les avant-bras écorchés, Roland dut sa survie à un garde forestier qui le ramena chez lui. Il s'occupa durant de longues semaines à le remettre sur pied, à base de bouillons et d'infusions aux champignons. Certains d'entre eux l'entraînèrent dans une dimension inconnue de l'homme. Une dimension faite non seulement de paysages et de sons, mais surtout d'esprits. Une dimension sans espace ni temps, mais infinie. Un voyage dans une contrée dont la seule frontière était son imagination. Un voyage dans les ténèbres. Un voyage au bout de sa peur, aux tréfonds de lui-même. Le garde forestier l'avait drogué et ma discrétion n'avouera jamais pourquoi.

Quand il fut totalement retapé, il fila vers Paris. Échaudé par la correction monumentale qu'il avait subie, il resta en lisière de la capitale pour s'installer à Montrouge où il trouva rapidement un emploi de garçon de café au bas de l'immeuble dans lequel il logeait désormais. Le reste de son temps, il l'occupait dans une chaudronnerie où il fabriquait casseroles et marmites.

Près de six mois après la déconvenue qui avait failli lui ôter toute envie de tenter sa chance en France, il se décida à nouveau à franchir la ligne du périph' et à se promener dans Paris. D'abord Rive gauche pour éviter les mauvaises rencontres. Puis, au fur et à mesure, il s'octroya le droit de traverser la Seine tout en la longeant, dans un premier temps. Il lui arrivait d'errer le dimanche après-midi sur les Grands Boulevards à la recherche perpétuelle d'une idée pour

l'aider à s'accomplir. Dépité par l'éventail famélique avec lequel il n'arrivait pas à se créer le moindre courant d'air, il décida d'aller s'en jeter un au premier dancing qu'il croisa, rue de Rivoli.

La salle était bondée, l'air irrespirable, entre fumée de tabac brun, Cologne bon marché et sueur de corps endiablés. Il se posta au bar, se commanda un litre de vin blanc, noyé dans les glaçons, qu'il but lentement en écoutant l'orchestre jouer du similibjazz. Comme parfois depuis son passage chez le garde-forestier, il revêcut alors son trip hallucinatoire qui, associé à l'ivresse d'un mauvais vin, le jeta sur la piste où il commença à amuser les gens avec ses meilleures acrobaties. Plus ils l'acclamaient, plus il repoussait les limites de la décence. Il commença par enlever sa chemise en effectuant une danse du ventre qui rendit la salle hilare. Au moment de conclure son spectacle par un double salto arrière, il glissa sur une flaque de bière et sa chute sur le menton le sonna pour les trente minutes suivantes.

À son réveil, il était allongé sur une banquette au fond de la salle. Sa chemise, recouverte de sang, empestait l'alcool. Sur le chemin de la sortie, qu'il emprunta penaud, il bifurqua vers les toilettes. À l'entrée, assise sur une chaise, derrière une table en Formica sur laquelle était posée une coupelle où gisaient quelques pièces de monnaie, une jeune femme pleurait à chaudes larmes. Extrêmement touché par cette fille qu'il trouvait d'une beauté rayonnante, il lui tint à peu près ce langage :

– Mais voyons, mademoiselle, un visage comme le vôtre ne devrait afficher qu'un sourire permanent. Que vous est-il donc arrivé ?

– Des malotrus sont entrés dans les toilettes sans me donner la moindre pièce, en me disant que si je voulais de l'argent, il fallait que je leur « tienne la queue ».

N'écoutant que son instinct de héros de Comics nord-africain, Roland entra à la vitesse d'une roquette palestinienne dans les toilettes à la recherche de ces mufles et en ressortit avec deux types tenus par le col, demandant à la jeune femme de les identifier. Mais ce n'était pas eux. Alors il répéta le geste jusqu'à ce qu'elle les reconnaisse formellement. Quand ce fut fait, il les fit s'entrechoquer, provoquant la jubilation de la jeune femme. Elle avait l'impression d'assister à une scène dans un film de Laurel et Hardy. Une fois

qu'ils furent à terre, il leur fit la morale en pointant celle qu'ils avaient humiliée quelques minutes auparavant puis il termina sa démonstration en leur assénant deux baffes monumentales et un coup de pied au cul qui les fit décoller. Ils revinrent un instant plus tard accompagnés d'un petit gros chauve en smoking qui fumait le cigare.

– Mes neveux m'ont dit que vous leur aviez botté le cul. Vous savez quoi ? Vous avez bien fait. Ces deux petits cons passent leur temps à me le faire perdre ! Dites donc, le petit numéro que vous avez fait sur la piste tout à l'heure, il m'a bien plu ! Ça vous dirait de gagner de l'argent en faisant la même chose tous les week-ends ?

– Vous avez aimé mes acrobaties ?

– J'ai surtout aimé la chute. Tu as vraiment plu à toute la salle, mon petit gars. Fais-moi ça le vendredi, samedi, dimanche et je te remplis tes poches de biftons !

– Quel genre de biftons ?

– Du genre qui te permet d'amener ta mère à dîner une fois de temps en temps.

– Je ne vis plus chez mes parents.

– Eh bien, tu amèneras qui tu veux ! En attendant, je te retrouve ici la semaine prochaine. Si tu veux gagner dans les 1 500 francs bien entendu.

1 500 francs, c'était une somme intéressante pour quelque neuf heures de cascades à épater la galerie. Il existait un facteur risque important bien entendu car il ne maîtrisait pas les chutes et risquait de se blesser. Mais avec un peu d'entraînement, il serait prêt. Surtout, cela lui permettait de quitter la chaudronnerie, où il gagnait moins et travaillait plus. Et ici, il pouvait fréquenter à loisir celle qu'il s'appêtait à inviter boire un verre. Intimidée par l'assurance de Roland, elle qui était petite, menue, accepta du bout des lèvres, les yeux rivés sur le sol. Il attendit, en fumant une clope, qu'elle termine son service de dame pipi.

– Je ne suis pas dame pipi, vous savez. Je préfère qu'on m'appelle demoiselle miction. Cela ne change rien à mon statut mais c'est plus élégant.

La jeune femme se prénommaît Josette mais elle n'aimait pas beaucoup son prénom, que sa mère lui avait offert comme une punition. D'ailleurs elle n'aimait pas non plus beaucoup sa mère qui les avait confiées, sa sœur et elle, à une pension tout au long de leur scolarité. Au contraire, elle aurait apprécié voir plus souvent son père, qui les avait pourtant abandonnées très tôt.

Elle lui ordonna de l'appeler Josée qu'elle trouvait plus distingué. Il lui avoua qu'il s'appelait David et qu'elle pouvait l'appeler ainsi si elle préférait. Mais elle continua à l'appeler Roland qui lui semblait plus respectable et sérieux. Ils marchèrent ensemble jusqu'au jardin des Tuileries où il lui offrit une glace au chocolat à l'entrée. Leurs pas les conduisirent jusqu'à la Concorde, où il lui paya une pomme d'amour recouverte elle aussi de cacao. Elle raffolait de cette gourmandise et s'en délectait à la façon d'un gremlin avec une cuisse de poulet. Josée venait d'arriver à Paris depuis sa Normandie natale, qu'elle avait quittée de peur d'y mourir d'ennui et de virginité. Elle avait accepté le premier emploi qui lui était passé sous le nez, de quoi régler sa microchambre de bonne. Pourtant elle avait d'autres aspirations. Depuis gamine elle confectionnait des vêtements, pour elle-même d'abord et puis, quand elle avait été interne, pour les camarades qui lui passaient commande. Elle aimait coudre, se piquer les doigts, se tromper puis recommencer. C'est ça qui lui donnait des palpitations, c'est pour ça qu'elle ouvrait les yeux le matin, créer des robes. Mais elle ne savait pas comment s'y prendre pour en vivre.

Roland et Josée se voyaient toutes les fins de semaine au dancing de la rue de Rivoli. Et lorsque leur service se terminait, il l'emmenait tous les soirs chez un chocolatier sous les arcades pour qu'elle puisse y déguster une boîte entière de rochers aux noisettes. Lui avait bien progressé en pitreries grâce un entraînement sans relâche dans sa chambre, entre son réchaud et son lit de camp. Il avait réussi à mettre au point plusieurs numéros au cours desquels il donnait l'illusion de chuter lourdement et se faire mal pour provoquer l'hilarité générale de la salle. Le patron lui en savait gré et il n'hésitait jamais à lui donner un peu plus car il attirait un public avide de *slapstick*. Cet argent, il le dépensait instantanément avec sa fiancée à qui, au bout

de quinze jours, il proposa de partager un appartement. Il le paierait intégralement.

– Je suis désolée mais je viens d’une famille qui m’a inculqué certains principes. Et puis, nous nous connaissons à peine ! Avant de vivre ensemble, il faudrait peut-être se marier, car si ma mère apprenait ça, elle me tuerait.

– Mais ta mère vit à plus de 300 kilomètres d’ici ! Tu n’es pas obligée de la mettre au courant de quoi que ce soit.

– Roland, n’insiste pas ! C’est comme ça. Si tu veux vivre avec moi, il faudra m’épouser.

– Eh bah, très bien ! Qu’à cela ne tienne ! Vois, je me mets à genoux et je t’implore de bien vouloir devenir ma femme. Je t’aime !

– Mais nous n’avons pas d’argent.

– Nous en aurons.

– Tu n’as pas de bague, et ça coûte cher.

– Je t’en fabriquerai une à la chaudronnerie.

– Et puis, tu es juif.

– Et ça te dérange ?

– Ça risque d’ennuyer ma mère.

– Et ça t’ennuie ?

– Si ça peut la contrarier, cela me réjouit.

– Alors tu acceptes ?

– Il est trop tôt. Refais-moi ta demande dans quelque temps et nous verrons.

Un samedi après-midi, alors qu'elle semblait déprimée, assise sur sa chaise, derrière sa table en Formica, Roland y déposa le journal du jour ouvert à la page petites annonces, où figurait une offre qui pouvait changer fondamentalement la vie de Josée.

Le 26 septembre 1949, elle mit ses plus beaux habits pour se présenter à 9 heures précises au 30, avenue Montaigne, à un poste de petite main chez Christian Dior. Roland l'accompagna, il tenait à faire office de porte-bonheur. Quand elle arriva sur place, à l'hôtel particulier, il y avait déjà foule, une longue file qui faisait le tour du pâté de maisons. Elle était bonne dernière. Et après elle, plus personne ne se présenta. Elle avança à petits pas tout au long de la journée en serrant fort son petit sac à main contre son cœur pour qu'il ne sorte pas de sa poitrine. Ils devaient être très méticuleux à sélectionner les doigts les plus habiles pour la maison de couture la plus en vue de l'après-guerre. Roland se tenait derrière elle, lui prodiguant des petits massages censés lui délivrer des ondes d'énergie positive.

Finalement, peu après 21 heures, alors que le crépuscule pointait, que Roland avait quitté les lieux pour son dancing, Josée se retrouva devant la porte. Et elle s'entrouvrit, laissant apparaître dans l'entrebâillement la mine blafarde d'une dame qui lui parla en appuyant ses lèvres contre la porte. Elle était presque inaudible mais Josée en comprit assez pour saisir que le dernier emploi venait d'être pourvu. Sonnée par cette nouvelle, elle se liquéfia sur place, puis rampa jusqu'à la chaussée. Cela signifiait qu'elle devait continuer à assurer son poste de dame pipi, récupérer les chiottes. Elle n'était pas venue à Paris pour ça et si c'était ce que la capitale avait à lui offrir, elle préférait retourner s'enterrer en Normandie à fabriquer des camemberts

en sirotant du calva. Elle partirait ce soir, elle dormirait même sur un banc de la gare s'il n'y avait plus de train. Elle n'avait pas le cœur d'annoncer la mauvaise nouvelle à Roland, elle ne voulait pas le décevoir. Elle avait inondé le caniveau de ses larmes, inconsolable d'être passée à côté de son destin. Après s'être vidée de toute son eau, elle se releva pour quitter les lieux, lorsqu'une main vint se poser sur son épaule. Elle se retourna pour découvrir une grande femme, élégante mais sans ostentation, se pencher sur elle, les yeux débordant d'empathie.

– Mais qu'avez-vous donc, ma petite ? Pourquoi pleurez-vous ainsi ? Mon frère aurait-il eu l'audace de vous flanquer à la porte ?

– Au contraire, madame, j'aurais tellement voulu la passer, cette porte. J'avais rendez-vous chez M. Dior et je n'ai même pas eu l'opportunité de me présenter, les postes étaient déjà tous pourvus. Ce n'est pas mon jour de chance, je crois. Je ne sais même pas si j'en ai jamais eu d'ailleurs.

– Voyons, ne dites pas ça, ma petite ! Relevez-vous, déjà. Une femme ne reste jamais à terre. Est-ce que vous savez coudre ? Rapiécer ? Est-ce que vous savez prendre en dactylo ? Est-ce que vous savez taper à la machine ? Est-ce que vous savez tenir tête aux hommes ? Et aux femmes ? Est-ce que vous savez obéir, mais aussi prendre des décisions sans attendre de consignes particulières ?

– Oui. Oui. Non. Oui. Oui. Oui. Oui.

Elle saisit énergiquement Josée par la manche pour la remettre debout et la guider jusqu'à une porte dérobée bleu marine éclairée par une torche électrique, située rue François-I^{er}. Elles empruntèrent un escalier en colimaçon très étroit, en pierre de taille très blanche. Arrivées devant une nouvelle porte, la femme y frappa trois coups fermes, à la façon d'un bâton de brigadier, puis elle l'ouvrit.

La pièce était immense, elle devait avoisiner les deux cents mètres carrés d'un seul tenant. Dans la première partie se tenaient une dizaine de mannequins attifés de robes inachevées, le tout plongé dans une pénombre conférant au tableau une atmosphère fantastique. Au centre, posée au sol, gisait une peau d'ours. Le mur du fond était une bibliothèque d'une trentaine de mètres de long. Et juste devant, un grand bureau napoléonien, en bois, derrière lequel un homme

élégant et bien portant, en complet bleu, semblait faire une réussite. Josée le reconnut instantanément.

– Christian, je te présente Josée. Elle a attendu toute la journée sans être reçue. Peux-tu le faire maintenant ?

– Si je ne l’ai pas reçue, Catherine, c’est que mon assistante a estimé qu’elle avait trouvé la perle rare.

– Et pour remplacer Colette ? Tu as quelqu’un ? Parce que cette petite me semble tout à fait adaptée.

– Ah oui ! tu crois cela ? Ce n’est pas tout le monde qui peut travailler à mes côtés. Il faut du courage. En avez-vous, mademoiselle ? Venez dans la lumière, que je vous observe enfin. Vous vous appelez comment ?

– Josée.

– Il faudra un peu plus d’assurance si vous souhaitez travailler avec moi. C’est un milieu qui est dur, exigeant, qui remplira votre vie à chaque instant. Vous passerez votre temps à penser à moi. Vous croyez en la cartomancie, Josée ? Josée... Josée... je vous appellerai Jo, si cela vous va. Alors Jo, croyez-vous au pouvoir des cartes et à ce qu’elles racontent ?

– Elles ne m’ont jamais rien raconté.

– Elles vous ont déjà parlé mais vous êtes restée sourde à leurs voix. C’est inscrit dans les cartes, là, sous mon nez. Vous savez, il va vite falloir apprendre à vous affirmer si vous souhaitez travailler à mes côtés.

– On ne m’a jamais tiré les cartes. C’est pour cela. Je manque d’expérience peut-être.

– Moi, je suis en train de vous les tirer en ce moment même et je sens quelque chose qui nous rapproche, quelque chose de familier. Vous venez d’où ? Vous avez le teint laiteux, le visage long, un peu émâcié, les yeux verts, les cheveux châtain clair... je dirais que vous êtes de chez moi. Vous devez être normande. Mais d’où précisément, ça, les cartes et mon intuition ne l’indiquent pas.

– J’ai grandi à Villedieu-les-Poêles.

– Mais c’est à côté de chez nous ça, Catherine, tu entends ? Tu m’étonneras toujours avec ton flair infallible. C’est pour cela que tu es ma sœur préférée.

– Aussi parce que je suis la seule, non ?

– Jo, asseyez-vous, je vous en prie. Vous allez prendre quatre cartes dans le tas disposé devant vous, et ensuite vous en reprendrez quatre que vous poserez face table sur les premières. Moi, je vais vous dire, c'est très simple, je ne dirige ma vie qu'avec ces petits bouts de papier. Et si je regarde vos cartes, elles me disent de vous accueillir à la maison. Que vous êtes une jeune femme pleine d'allant, que vous êtes besogneuse. Tout ça me donne envie de vous exploiter pleinement. Qu'en dites-vous ?

– Oh ! mais bien entendu. Je suis venue ici pour cela.

– Vous pourriez commencer dès demain ?

– Bien entendu, monsieur Dior.

– Dès 6 heures ?

– Oh ! ce ne sera pas très pratique mais je serai là, oui, vous pouvez compter sur moi.

– Tirez-moi encore trois cartes, s'il vous plaît... Bon je vois que vous êtes en affaires sentimentales avec un jeune homme pressant.

– Oh !... je l'aime bien !

– Laissez-le attendre encore un peu, qu'il ne vienne pas entraver votre progression au sein de la maison. Jo, si vous le souhaitez, vous allez devenir ma secrétaire, mon bras droit, mon assistante, ma doublure, ma béquille, ma seconde, ma dauphine, ma petite main et parfois ma grande. Vous deviendrez mon deuxième cerveau, mon agenda, mon pense-bête. Vous deviendrez un autre moi et vous devrez gérer mon ego, mes coups d'éclat. Jo, acceptez-vous de rejoindre la maison Dior ?

– Avec joie, monsieur.

– Vous aurez une petite enveloppe de 2 500 francs pour pouvoir démarrer.

Josée sortit du bureau, chancelante puis pétéradante, et cette alternance d'états contradictoires se poursuivit jusque tard dans la nuit, au fond de son lit, où elle ne trouva ni le sommeil ni la force de descendre appeler Roland pour lui annoncer la nouvelle tant elle était excitée à l'idée de commencer sa première journée chez le plus grand d'entre tous.

À 4 h 45, elle était en bas de chez elle, où l'attendait son promis venu voir ce qui se tramait et soucieux de ce qui s'était déroulé hier après son départ. Il en profita pour l'accompagner à pied pour son

premier jour. Il était tellement heureux qu'elle ait réussi à décrocher non pas un poste, mais le poste le plus incroyable dont elle n'aurait même pas osé rêver. Et il n'était pas peu fier d'être à la racine de cette opportunité, qui lui permettait d'être au plus près du maître. Il n'eut de cesse de gigoter, sautiller, faire le pitre tout au long du chemin qui les menait vers l'avenue Montaigne. À leur arrivée devant le 30, il lui déposa un baiser sur le front, lui demandant s'il venait la chercher à 16 ou 17 heures. Josée n'en savait rien mais mieux valait ne pas compter sur elle aujourd'hui. Elle l'appellerait.

À son arrivée au bureau, un peu avant 6 heures, M. Dior était déjà là, perdu dans d'épaisses volutes de fumée, affairé autour de mannequins qu'il habillait pour une commande à livrer en Iran. Il bombarda instantanément sa nouvelle assistante de milliers de mots qu'elle dut coucher sur un calepin. Elle avait menti et ne savait pas prendre de notes en dactylo. Ce fut problématique car il s'exprimait rapidement en empilant les mots et les thèmes comme s'il préparait un mille-feuille verbal. Josée devait appeler la sœur de son patron, Catherine, pour qu'elle vienne déjeuner avec lui car c'était l'anniversaire du couturier. Ensuite il fallait aussi lui préciser qu'elle resterait pour qu'ils discutent parfumerie. Elle devait aussi contacter M. Cardin afin qu'ils planifient leur séjour en Grèce, et Jean Cocteau pour organiser leur apéro. Elle devait acheter des billets d'avion pour un voyage à Londres qu'elle ferait avec lui la semaine suivante pour y présenter une partie de la nouvelle collection à la reine. Et pour la semaine d'après d'autres billets, pour Los Angeles cette fois, où Rita Hayworth voulait passer une commande spéciale. Josée devait aussi joindre Ava Gardner pour la prévenir qu'ils seraient en ville pour l'occasion, si jamais elle voulait en profiter pour voir quelques nouvelles pièces. Quand Jo aurait fait ça, il fallait qu'elle revienne le voir pour lui donner un coup de main sur les ajustements des pièces destinées à l'Iran.

Lorsqu'il eut fini d'ensevelir sa jeune assistante sous cette montagne de crème couturière, il retourna habiller ses mannequins, laissant Josée hébétée. Elle ne savait ni parler anglais, ni commander le moindre billet d'avion, ni qui appeler pour faire cela. Elle partageait son bureau avec une dame bien plus âgée qu'elle, à l'apparence stricte, cheveux tirés, chignon sec. Elle était en charge de la

paperasse et de tout ce qui s'apparentait à de la compatibilité. Elle regarda la nouvelle arrivante d'un air exaspéré, la voyant se remplir de larmes, immobile, incapable du moindre mouvement, paralysée par la peur de ne rien savoir faire.

En lui soumettant la petite annonce pour aller travailler chez Dior, Roland pensait naïvement, que cela accroîtrait son pouvoir d'attraction et qu'elle accepterait enfin de l'épouser. Cela provoqua pourtant l'effet inverse car ils ne se virent quasiment plus. Josée était accaparée par son patron, abattant pour lui le travail d'un régiment de secrétaires. Il l'amenait partout avec lui et en moins d'un an, elle avait parcouru une grande partie du globe à une époque où seules les stars et les souverains avaient le privilège d'effectuer de tels voyages. Ces douze premiers mois furent d'une rare intensité tant elle batailla pour se mettre à niveau et devenir la meilleure. Elle n'avait plus de week-ends, plus de soirées, plus de nuits, plus d'intimité. Tout était tourné vers le grand Christian pour lequel elle devait avoir une disponibilité de chaque instant. Déjà qu'elle n'était pas bien épaisse, elle avait tout de même perdu dix kilos. Elle n'avait plus le temps de manger et le stress l'avait fait fondre. Mais elle était en train de réaliser un rêve, très loin de ce qu'elle avait imaginé, c'était bien plus âpre, parfois asphyxiant de folles responsabilités. Mais ce qu'elle y apprenait était d'une richesse infinie car, outre son incroyable patron, elle fréquentait des gens passionnants. Cette maison aimait des personnalités au rayonnement mondial qui impressionnaient Josée. Et quand M. Dior quittait l'hôtel particulier pour se rendre à un cocktail où il n'avait pas besoin de son assistante, elle restait de son propre chef dans les bureaux pour s'adonner à sa passion, la couture. Elle avait accès à tout, toutes les matières, les fils, aiguilles, planches, crayons, pinceaux pour créer ce qui lui traversait l'esprit. Son patron l'encourageait même car il avait besoin d'une seconde stable, épaulée, et il croyait en son talent, son désir de s'exprimer. Il pensait

que jamais elle ne lui ferait de l'ombre alors il pouvait bien lui offrir cette petite place en nuit américaine.

C'est ainsi qu'un soir, alors que tout le monde avait quitté l'établissement, qu'il ne restait plus qu'une seule et unique petite lumière qui éclairait le poste de travail de Josée, la sonnerie de la petite porte par laquelle elle était rentrée un an plus tôt retentit. Elle ouvrit à une femme grande, fine, visage anguleux, aux yeux d'une limpidité incroyable qui semblaient ne pas avoir d'horizon. Elle voulait s'entretenir avec Christian. Il n'était pas là ? Elle s'en moquait et força le passage pour gravir les marches qui menaient au bureau du grand couturier. Elle s'y installa, se servit un grand verre de whisky qu'elle but énergiquement avant de s'en remettre un second qu'elle descendit plus vite encore. Puis elle commença à s'allumer des cigarettes qu'elle fumait d'une seule profonde bouffée. Elle décrocha ensuite le combiné du téléphone et passa des appels en anglais puis dans un allemand impeccable qui donnait envie de se mettre au garde à vous. Elle était comme chez elle, ce qui rassura Josée qui n'avait, de toutes les façons, pas eu d'autre option que d'obtempérer. Elle s'approcha de Josée avec un verre à la main qu'elle lui tendit.

– Vous devriez vous détendre ma petite. Prenez un verre, cela vous fera du bien et soyez un peu moins stricte quand vous imaginez des choses, enfin ! Vous semblez créer pour l'armée. La guerre est terminée, vous savez. Buvez donc !

Le seul alcool dans lequel Josée avait jamais trempé ses lèvres était un vin de messe. Elle était totalement étrangère à la moindre ivresse. Pourtant, devant l'aplomb de cette dame qui lui donnait un ordre, elle s'exécuta et avala d'un trait le grand whisky de son patron, tel un pilier de bistrot pressé d'enquiller un nouveau verre. L'effet fut immédiat : elle poussa sur ses jambes et fit partir sa chaise à roulettes en arrière contre le mur.

Après avoir bu trois ou quatre grandes bouteilles d'eau de Vichy, Josée songea que, finalement, une fois le corps anesthésié par l'effet tonitruant de l'alcool, ce n'était pas si désagréable de se pinter la gueule. Et puisque M. Dior ne serait pas à son atelier, la femme lui proposa de l'accompagner faire le tour des bars de Pigalle.

Devant l'hôtel particulier était garée une somptueuse Rolls-Royce Silver Wraith d'un noir profond, dans laquelle attendait un chauffeur beau à s'en pâmer qui, apercevant sa patronne, en sortit instantanément pour ouvrir la portière. À peine installée avec Josée à l'arrière de la confortable berline, elle ordonna à son employé de prendre la direction du IX^e arrondissement. Et c'est à cet instant que Josée, désinhibée par l'alcool, en l'écoutant parler à son domestique avec tant de grâce et d'autorité mêlées, se rendit finalement compte à côté de qui elle était assise.

Cela faisait déjà plusieurs mois que Marlene Dietrich était ambassadrice et égérie de la marque Dior en Allemagne ainsi qu'aux États-Unis, où elle continuait une carrière étincelante, enchaînant les films avec les réalisateurs les plus prestigieux. Certains d'entre eux avaient, tout comme elle, fui la guerre et la montée du fascisme en Europe. Elle expliqua d'ailleurs à Josée, qui n'avait rien demandé, qu'elle sortait d'un tournage éprouvant avec l'un de ses compatriotes, Fritz Lang. Il avait été harassant au cours du tournage, l'avait éprouvée, la plongeant dans une profonde déprime. Elle s'était promis de ne plus tourner avec lui et de se vider la tête en faisant le tour des cabarets parisiens à la découverte de talents, de surprises qui lui permettraient de faire rayonner une partie de sa vie plongée dans l'obscurité. Elle avait foi en sa carrière et elle supposait qu'il lui restait encore de bons films à accomplir.

Ce soir-là, elles firent la tournée des bars, des théâtres du boulevard de Clichy en y buvant systématiquement un verre. Du champagne pour Mme Dietrich mais aussi pour Josée, qui alternait avec de l'eau gazeuse pour ne pas précipiter un coma éthylique. Ce genre de soirées commença à devenir une joyeuse habitude entre cette star internationale et la seconde de M. Dior. Chacune y trouvait son compte puisque Mme Dietrich avait découvert une oreille attentive, éduquée, qui buvait ses paroles comme si elles étaient divines. Dès qu'elle était à Paris, elle venait chercher Josée chez Dior, préférant même parfois sa compagnie à celle de son ami couturier. À son apogée, leur proximité fut telle que c'est à Josée qu'elle proposa de l'accompagner aux noces d'Édith Piaf et Jacques Pills. Josée encore qui l'accompagnait aux avant-premières parisiennes de ses films. Leur relation était basée sur la capacité de Josée à se faire ensevelir

sous la mitraille de paroles qui bondissaient de la bouche de Marlene Dietrich. D'ailleurs, dès que son attention fléchissait, Marlene lui tombait dessus et la houspillait, agressive, en l'insultant en allemand. Bien qu'elle soit ravie de fréquenter le gratin, Josée commençait à en avoir marre de servir de dame de compagnie à une femme exigeante. Surtout, cela l'empêchait de retrouver Roland, prise en otage par une star qui avait fait d'elle sa psy exclusive en l'aliénant par le pouvoir de sa célébrité et de son caractère autoritaire.

De son côté, Roland commençait à se lasser de faire le pitre dans son dancing même si le salaire évoluait et que, faute de rendez-vous amoureux avec Josée, il lui arrivait parfois de lui trouver des doublures pour passer le temps. Il s'en voulait terriblement d'être l'artisan de sa propre malchance mais jamais il n'aurait pensé qu'elle soit tant happée par la situation. Roland et Josée eurent maintes discussions à ce sujet et si chacun comprenait la situation de l'autre, ils n'arrivaient jamais à se mettre d'accord sur un projet commun qui leur permettrait de cimenter leur union. À cette époque, elle était tellement en phase de digestion dans l'estomac de son patron qu'elle ne voyait ni ne comprenait véritablement qu'elle était devenue l'esclave d'un génie qui se moquait de son bien-être. Et dès qu'elle avait quartier libre, le hasard lui mettait Marlene Dietrich dans les pattes. Elle avait apprécié ses histoires hollywoodiennes et sa romance avec Jean Gabin, mais si tout cela l'émerveillait au début, elle commençait à être écœurée. Pourtant la star allemande se moquait éperdument des états d'âme de Josée et dès qu'elle était de passage, elle venait chez Dior pour y chercher sa confidente et l'accabler de tous ses tracas.

Alors que Josée subissait une pression monstrueuse, qu'elle ne savait pas comment s'en sortir, un soir de mars 1953, pendant qu'elles buvaient un verre à un concert de Miles Davis, Marlene Dietrich s'arrêta net au cours de ses fameux monologues interminables pour prendre la main de Josée dans les siennes en la remerciant d'avoir été si patiente. Elle lui conseilla aussi de quitter son travail et de ne plus obéir à un patron pour en devenir un elle-même. Que cela soit dans la couture, l'élevage de furets, la finance, la peinture, la physique quantique. Peu importait du moment qu'elle prenait les rênes de sa vie afin de mener son traîneau là où elle l'entendait. Au fur et

à mesure que la star argumentait pour donner des ailes à son interlocutrice, son visage se mit à rayonner, se parant d'un large sourire illuminant ses traits, signe que son âme s'éclairait à nouveau. Josée se leva, remercia Mme Dietrich, qui lui avoua suivre un nouveau traitement. Elle sortit du cabaret, détala en direction du dancing de Rivoli, où elle comptait retrouver Roland, lui sauter dessus, passer les pattes autour de ses hanches, la langue sur ses gencives. Elle accepterait de vivre avec lui s'il voulait bien toujours l'épouser.

Sur place, elle ne trouva aucune trace de son promis. Ni au bar, ni sur la piste à se déhancher pour faire rire le public, ni dans les toilettes les doigts plongés dans une cliente. Elle alla trouver le patron pour lui demander s'il s'agissait de son jour de repos. Mais il avait quitté le dancing, et de ce qu'il en savait la France, pour retourner en Algérie et y oublier une peine de cœur.

Il était désormais très clair pour Josée que plus rien ne pourrait jamais vraiment évoluer pour elle chez Dior. S'il s'agissait de rester l'éternelle assistante du maître, celle qui le connaissait par cœur, son coffre-fort personnel, pour finir à la postérité expédiée en trois lignes dans un livre consacré au couturier, ou sur une photo à ses côtés dans une exposition au musée de la Mode, alors le jeu n'en valait pas la chandelle. Elle n'avait pas forcément l'ambition de prendre sa place ou d'avoir son propre nom écrit en lettres de feu sur une façade des Champs-Élysées mais elle n'avait pas non plus pour objectif de se *burn-outer* à une époque où cela n'existait pas encore.

Quand sa décision fut prise, elle demanda à être reçue par Catherine, la sœur du patron, celle qui l'avait aidée à côtoyer le génie. C'était une femme incroyable qui apaisait dès qu'elle apparaissait. Elle était tout aussi brillante que son frère, si ce n'est plus. Malheureusement, ce n'est pas elle, planquée dans l'ombre de Christian Dior, que l'histoire retint. Pourtant elle fut un membre très actif d'un des réseaux les plus dynamiques de la résistance. Elle fut arrêtée, torturée par la Gestapo et jamais elle ne céda, jamais, pour protéger ses camarades, elle ne livra le moindre nom. Et jamais non plus elle n'obtint la considération qu'elle méritait pour la bravoure dont elle avait fait preuve, qui avait conduit à sa déportation.

Elle tenait donc à ce que cela soit Catherine qui sache la première qu'elle voulait rendre son tablier pour se consacrer à un autre projet. « Et à quoi ? », lui demanda-t-elle, touchée que cette jeune femme vienne lui annoncer sa démission en signe de loyauté. Elle n'avait qu'un projet précis, celui d'aller récupérer le seul qui avait réussi à lâcher une colonie de papillons dans son ventre quand il l'embrassait.

À ces mots, Mme Dior se leva pour prendre Josée dans ses bras et la tenir chaleureusement. Elle annoncerait elle-même ce départ à son frère. Il serait probablement furieux de perdre une pièce maîtresse de son dispositif de travail mais il finirait par comprendre.

Si ses trois années dans la grande maison parisienne avaient totalement siphonné son énergie, elles lui avaient octroyé une bonne situation et de pouvoir prétendre à un poste équivalent dans une autre grande maison. Mais ce qu'elle voulait, c'était retrouver Roland, coûte que coûte. Sans se demander au préalable s'il était bien retourné en Algérie, elle prit un autocar pour le sud de la France. Puis un autre pour Barcelone et enfin un dernier pour le sud de l'Espagne où, à Alicante, elle embarqua direction l'Algérie. Arrivée à Mostaganem, elle se mit à la recherche de la meilleure boulangerie de la ville, qui ne désemplissait jamais d'après ce que Roland lui avait raconté. Quand elle tomba dessus, le doute ne fut plus permis, c'était bien là. Elle ne pouvait pas s'être trompée car, attablé avec une bande de copains, en train de taper le carton, la clope au bec et le verre d'anisette plein à ras bord, se tenait la réplique exacte de Roland. En plus vieux certes, entièrement dégarni certes, mais pourvu du même châssis, les mêmes yeux et cette même façon d'accélérer des mots, tout à coup, dans des phrases, pour exprimer l'outrance, la surprise, faire rire aux éclats son assistance. Toujours un peu réservée – quoique nettement moins depuis ses classes faites chez Dior –, Josée approcha pour se présenter. Jamais à court d'idées pour amuser les autres, Zouzou lui coupa la parole pour lui dire qu'il était tout à fait inadmissible de troubler une partie de poker entre amis. Même si on était une belle petite pouliche pâlotte. Elle revint à la charge pour tenter d'en placer une face à ce mufler qui n'avait qu'une idée en tête, l'humilier pour plaire à ses amis en faisant preuve d'une rude masculinité. Il ne la laissa pas s'exprimer, enchaîna sur des blagues sexistes, encouragé par ses copains hilares qui se joignaient à lui pour déstabiliser la petite Normande. Voyant qu'elle ne pourrait rien tirer de ces énergumènes, elle déguerpit pour tenter la piste maternelle. Elle se mit à interroger tous les autochtones à la recherche de Marinette, une grande et belle femme, forte et riieuse, ex-épouse d'un boulanger un peu lourd et crasseux. Il ne lui fallut pas plus d'une quinzaine de minutes pour tomber sur son

commerce. Elle tenait une mercerie dans laquelle elle réalisait aussi quelques travaux de couture. L'accueil fut bien différent, Marinette étant très enthousiaste de rencontrer la petite amie dont David ne leur avait jamais parlé. Car personne ici ne savait qu'il avait choisi son second prénom en France, pour ne pas trop attirer les curieux sur sa judéité. Et personne non plus ne savait où il se trouvait. En tout état de cause, il n'était jamais revenu en Algérie et n'avait plus donné de nouvelles depuis plusieurs mois. Pas de quoi s'inquiéter cependant, car il n'avait jamais été un grand auteur de lettres ou de cartes postales. Le périple de Josée avait été aussi épuisant qu'excitant. Apprendre que Roland n'avait peut-être jamais quitté Paris, qu'il se déhanchait sans doute à cet instant dans un autre club avec des plumes dans le dos la fit pleurer, puis rire, puis pleurer à nouveau avant de tomber dans les bras de Marinette.

Après quelques jours passés chez la mère de Roland pour se remettre d'aplomb, alors qu'elle faisait sa valise pour repartir dans l'autre sens, Josée se mit sur pause. Elle descendit à la boutique pour parler à sa logeuse et lui proposer ses services. Elle pouvait prendre en main la partie couture et confectionner des pièces, des vêtements, des pantalons pour homme, mais aussi des robes sophistiquées, ou des burkas pailletées pour les notables de la ville. Elle avait travaillé pour le plus grand, elle l'avait vu faire, douter de son art puis triompher. Elle saurait s'en inspirer et faire de la boutique de Marinette the place pour bicher. Il suffisait de faire importer quelques tissus du continent, mais surtout l'idée était d'avoir recours à l'artisanat local et de mettre en lumière le patrimoine algérien. Jamais à court d'entrain, Marinette lui serra la main en guise d'accord et lui proposa de continuer à l'héberger au-dessus de la boutique, le temps qu'elle voudrait, elle était à présent chez elle et si techniquement elle n'était pas sa belle-mère, elle souhaitait bien décrocher le rôle.

Le temps passa ainsi, rapidement, jusqu'à ce jour où un jeune homme pénétra dans la boutique à la recherche d'une robe atypique qu'il tenait absolument à offrir à sa future épouse. Il communiqua les mensurations exactes de son amie ainsi que la couleur dans laquelle il désirait la voir se marier. Il était pressé, alors pour l'avoir dans les trois jours, il était prêt à doubler le prix initial de la robe. Cela ne

changeait rien car toutes les clientes de Josée étaient même prêtes à tripler la mise pour pouvoir jouir au plus vite de ses talents. L'homme insista, son amie était malade, mourante et il voulait s'unir à elle avant qu'elle ne parte. Devant la gravité des faits et la sincérité touchante de cet homme, elle promit d'en commencer aussitôt la confection et de travailler d'arrache-pied, nuit et jour, afin qu'elle ait la plus belle robe possible. Ravi, il quitta l'échoppe en donnant rendez-vous à la couturière quarante-huit heures plus tard chez Omar, un établissement populaire et très fréquenté, à quelques rues de là. Il lui laissa des arrhes et déguerpit.

Elle tint parole et deux jours après, à 16 heures pile, elle débarqua audit café pour présenter son œuvre. Une robe blanche d'un tel raffinement que toutes les filles et les femmes du coin l'arrêtèrent sur son passage pour lui commander la même. Elle fut la première à arriver chez Omar. Elle s'installa à une table et commanda un café afin de ne pas sombrer dans le sommeil puisqu'elle n'avait que très peu fermé l'œil depuis deux nuits. Et malgré les éloges incandescents de celles qu'elle avait croisées sur son chemin, elle se sentait terriblement fébrile, de peur de décevoir cet homme pour qui cet habit était si important.

Elle l'aperçut alors au fin fond de la place qui approchait vers elle. Il portait un chapeau de cowboy et un poncho avec lequel il cachait la partie inférieure de son visage. À quelques mètres derrière lui, avançaient à l'unisson deux types en uniforme. Un grand Noir édenté qui roulait ses baguettes sur un tambour et un type bien plus petit et tout sec qui jouait de la flûte traversière. Ébahie par cette mise en scène surprenante, Josée ne cessa de se retourner afin de demander aux autres personnes si elles savaient de quoi il s'agissait. Les clients du café et les gens présents sur la place avaient suspendu toute activité, aimantés par le spectacle en cours. Quand l'homme et ses acolytes arrivèrent à sa hauteur, la musique cessa, puis il s'agenouilla, baissa la tête, laissa tomber la cape. De son veston il extirpa en l'ouvrant délicatement un écrin, à l'intérieur duquel se trouvait un saphir monté sur un anneau en or. Le temps s'arrêta sur un cri étouffé de stupeur des spectateurs. Josée recula sur sa chaise d'un pas, puis deux, jusqu'à ce que le mur la stoppe. L'homme releva enfin la tête, retirant les morceaux de coton qui lui gonflaient la bouche.

Il retira sa perruque de cheveux blonds, sa fausse moustache, et prit sa voix normale. Elle écarquilla les yeux pour comprendre ce qui se passait. Puis se les frotta pour réaliser que c'était Roland qui se tenait à genoux devant elle avec une alliance. Il tremblait d'émotion et de peur qu'elle lui fasse avaler sa bague pour avoir mis sur pied toute cette mascarade. Elle resta sans voix, submergée par un fol émoi. Lorsqu'il ouvrit la bouche, elle fit de même pour prendre une profonde inspiration et se préparer à une apnée.

Il lui déclama son amour profond, s'excusa d'avoir disparu ainsi, mais il croyait qu'elle ne souhaitait plus entendre parler de lui, préférant s'emmurer dans le travail et finir vieille fille, plutôt que de goûter aux délices de la vie en sa compagnie. Il s'excusa de l'avoir mise sur la piste d'un travail qui les avait éloignés et de ne pas avoir su la reconquérir. Il s'excusa enfin de lui avoir joué un mauvais tour en se grimant pour lui demander de confectionner sa propre robe de mariage. Mais il craignait qu'elle lui en veuille de ne pas être arrivé plus tôt à Mostaganem. Quand il en eut fini avec sa liste de regrets, il lui posa enfin la question pour laquelle le quartier entier s'était arrêté de vivre pour suivre ce direct au suspense insoutenable. Acceptait-elle de devenir son épouse, partager sa vie, un appartement et faire des enfants avec lui ? La foule poussa un gémissement de stupeur, suspendue à la réponse de Josée, qui regardait Roland en train de la fixer, l'implorer en silence de ne pas le laisser tomber devant ceux qui l'avaient vu grandir. Elle balaya la place du regard, notant que chaque personne présente avait les yeux embués et la bouche si grande ouverte qu'on aurait pu y faire entrer un bataillon entier de bites. Elle revint à son sujet principal sur le visage duquel elle posa sa main pour le caresser, puis un baiser sur ses lèvres, furtif, en guise d'approbation. Roland se releva, la prit dans ses bras et la fit virevolter comme une derviche tourneuse. La foule entière se souleva en poussant un immense cri de joie. Des chapeaux s'élevèrent dans les airs, donnant à la scène des allures de célébration de révolution mexicaine version sauce blanche.

Alors que Zouzou s'était comporté comme un goujat lorsqu'il l'avait rencontrée, il changea tout à fait d'attitude lorsqu'il apprit que Josée était l'élue du cœur de son fils adoré. À partir de cet

instant, il ne lésina plus sur les moyens pour offrir au couple et aux amis un mariage dont ils se souviendraient longtemps. Pour cela il fit venir d'Alger Lili Boniche, qui était cousin d'un cousin d'un ami d'enfance de M. Norbert, un habitué des soirées anisées. Il tenait aussi à ce qu'il y ait un spectacle de voltigeurs et d'acrobates mais pas de clowns, il serait le seul à provoquer les rires des invités. Cette soirée, qu'il voulait faste, était pour lui et son ex-femme une façon de célébrer la joie, de l'emporter sur la disparition brutale de leur aîné dix années auparavant. Bien qu'il ait refait sa vie en compagnie d'une autre femme, avec laquelle il avait eu quatre enfants, Zouzou ne s'en était jamais remis. Alors quand débarqua la totalité du quartier sur la place du marché, où eurent lieu les réjouissances, il fit asseoir les proches et toutes les places qui restaient libres, il les offrit aux voisins, qu'ils puissent profiter de l'événement pour lequel il avait mis de côté une bonne partie du cash de la boulangerie. Tout le monde eut le droit de déguster la délicieuse loubia préparée par Marinette. Et lorsque toute la famille eut fini de faire des discours pour dire à quel point les mariés étaient beaux et merveilleux en ajoutant deux ou trois anecdotes n'ayant rien à voir avec le moment présent ou les personnes impliquées, il faisait jour. Alors ils reprirent le cours des festivités le lendemain soir pour manger le gâteau, tirer les feux d'artifice, danser et raconter de nouvelles anecdotes. C'était le 3 décembre 1953.

Après une semaine d'intense détox passée à se débarrasser des excès en tous genres et à faire un petit périple à dos d'âne en périphérie de la ville en guise de lune de miel, une question cruciale vint s'inviter dans le rond central. Qu'allaient-ils donc faire de leur vie ? Selon Zouzou, ils n'étaient plus si jeunes, et il fallait sérieusement commencer à se poser la question. Il les encourageait à rester ici, en famille, pour faire prospérer le business et continuer à innover ensemble. Il pouvait acquérir le commerce d'à côté pour en faire un dancing si son fils le souhaitait, ou encore une salle de sport. Les perspectives de développement étaient multiples et, pendant ce temps, Josée continuerait à œuvrer aux côtés de sa belle-mère et développerait de nouvelles lignes d'habits. Ici, ils avaient tout pour eux, les meilleures connexions pour accélérer les choses si besoin,

J'aurais pu devenir danseuse étoile, tourner dans un western d'extrême gauche et prolonger une carrière d'actrice contestataire, vivre dans une ZAD, y faire pousser des orties pour les fumer ou les boire en bouillon. Mais j'ai creusé une voie, un sillon, je suis restée dans ma tranchée à la parcourir tout du long pour voir s'il existait une sortie. La réponse est non, mais j'ai compris que même si la famille peut paraître comme un fardeau, elle en est un nécessaire pour pouvoir accomplir de beaux envols, un boulet au pied. Et c'était bel et bien une nécessité pour m'éviter de réaliser un tas de conneries que je n'aurais pas pu raconter ici, estropiée par un tir de LBD, ou cul-de-jatte après avoir tenté de traverser l'Amazone, les jambes bouffées par des piranhas. Maintenant que je suis nue devant vous, laissez-moi chausser une paire d'escarpins, je reviens.